

enfant, aussi court de vues dans ses conceptions qu'illogique dans ses théories religieuses. Chercher l'idée générale au-dessus des cultes grossiers et variables qu'il imagina à l'infini, c'est poursuivre ce qui n'a jamais existé. Faire de lui une nation spiritualiste dans le sens élevé du mot, c'est jeter un audacieux défi à tous ces témoignages que nous venons d'entendre. Non, les peuples qui apportaient à manger aux âmes dans les tombeaux, les races qui, sans un beau mouvement d'indépendance, ont été les vils esclaves de leurs Pharaons, passant des siècles à édifier les monuments monstrueux rêvés par leur folie, n'ont pas senti ce qu'il y avait de véritablement supérieur dans la nature humaine, et, ne le comprenant pas dans la vie, ils ne l'ont pas soupçonné dans la mort. Plus que jamais je suis convaincu que ces êtres dégradés par le servilisme ont été justement à la hauteur du culte des crocodiles, des chats, des hippopotames et du bœuf Apis. En traduisant leurs puérides productions intellectuelles, ne leur faites pas dire ce qu'ils n'ont jamais pensé. Supposer qu'ils ont prié ou adoré à la manière des chrétiens, sera toujours une impiété et un non-sens.

Dimanche soir.

Les juifs sont nombreux au Caire. Ils célèbrent aujourd'hui la fête de Purim ou d'Esther. Leurs enfants nous en ont avertis. Nous sommes presque dans leur quartier. Pourquoi ne pas étudier de

près ce qui reste du vieux judaïsme, comme nous avons vu ce matin ce qui reste de l'ancienne Égypte. Ici encore il y aura des observations utiles à formuler.

Et d'abord, dans ce vieux souvenir national, il s'agit d'un homme, Mardochée, qui refusa de fléchir le genou devant Aman, l'orgueilleux parvenu. Je ne sache pas que ce sentiment de la dignité personnelle se soit trouvé une seule fois au cœur d'un Égyptien. Le reste de cette belle histoire est une grande leçon de patriotisme, de confiance en Dieu, de justice providentielle dans le jeu des choses humaines. Cela fait du bien à l'âme. Esther, qui se dévoue pour sauver son peuple; Mardochée, indomptable quand tout semble perdu,

Et son œil,

Conservant sous la cendre encor le même orgueil;

Aman, humilié et mis à mort; Israël sauvé et

Consacrant de ce jour le triomphe et la gloire,

comme l'a dit Racine, voilà ce que rappelle la fête de Purim.

« Le treizième et quatorzième jour d'adar ils célébreront leur tristesse changée en joie et leur désolation en jour de fête¹. » Hier c'était le souvenir du jeûne d'Esther et des Israélites avant la solennelle démarche de la reine auprès d'Assuérus. Quand les étoiles se sont montrées au ciel, ils ont allumé des flambeaux pour se rendre à leurs syna-

¹ Esther, ix, 17-26.

gogues. Là on a lu devant l'assemblée attentive le livre d'Esther ou le *rouleau*, comme ils disent, *Megillah*. Cette lecture est invariablement agrémentée de commentaires. Il est même permis au lecteur de contrefaire les personnages qui parlent, et cette mimique, invention du judaïsme décadent, devient un outrage à la belle scène biblique. Le peuple se met de la partie, et quand le nom d'Aman est prononcé : « Effacez ce nom ! s'écrie-t-il, à bas le misérable ! » De jeunes Israélites, élèves des Frères, avaient soigneusement écrit sur des planchettes ou sur des pierres ce nom odieux, et, tandis que leurs pères criaient au lecteur de l'effacer du rouleau sacré, eux frappaient leurs planchettes et leurs pierres l'une contre l'autre pour l'anéantir en réalité. D'autres, avec des marteaux ou en battant des mains, faisaient du bruit pour que le nom maudit ne fût pas entendu. Ils se sont retirés de l'assemblée en criant : « Malédiction à Aman ! Béni soit Mardochée ! A bas Zoresh ! Vive Esther ! Maudits les idolâtres ! Bénis les enfants d'Israël, et Arbona, qui a pendu Aman ! » Du lait et des œufs ont suffi à leur repas du soir.

Ils prennent aujourd'hui leur revanche. Selon la prescription de Mardochée, tout le monde doit se réjouir. On ne néglige rien pour cela. Nous traversons, escortés par leurs propres enfants, leurs bruyantes mascarades. La tradition rabbinique porte qu'à pareil jour le précepte du Deutéronome¹

¹ Deuté., xxii, 3.

n'existe plus, et les hommes prennent volontiers des vêtements de femme pour honorer le courage d'Esther contre Aman devant Assuérus. On chante, on danse, on se promène ainsi masqué, à âne ou en voiture, avec accompagnement de flûtes, de tambourins et d'autres instruments de musique. Un festin réunit ensuite dans chaque maison la famille et les amis. « Ce jour-là, disent les rabbins¹, il faut boire et s'enivrer jusqu'à confondre les malédictions à l'adresse d'Aman et les bénédictions à l'adresse de Mardochée. » Si j'en juge par ce que nous voyons déjà, à quatre heures du soir, devant les maisons juives et les synagogues où nous introduisent nos jeunes guides, la plupart des Israélites aura peu à faire pour réaliser le vœu de la Ghemara.

Demain ils exécuteront la troisième partie du programme, tracé il y a deux mille trois cent soixante ans par Mardochée. Entre familles, on s'adressera des cadeaux réciproques et on distribuera des aumônes aux malheureux. Le beau et le grotesque se touchent chez les juifs. Celui-là est de Dieu, celui-ci des hommes. Or ceci travaille à tuer cela.

Les Pyramides de Ghizeh, lundi 28 février.

On n'a pas à se préoccuper ici du temps qu'il fera le lendemain. On est toujours au beau fixe. Même en hiver, comme maintenant, ce beau est

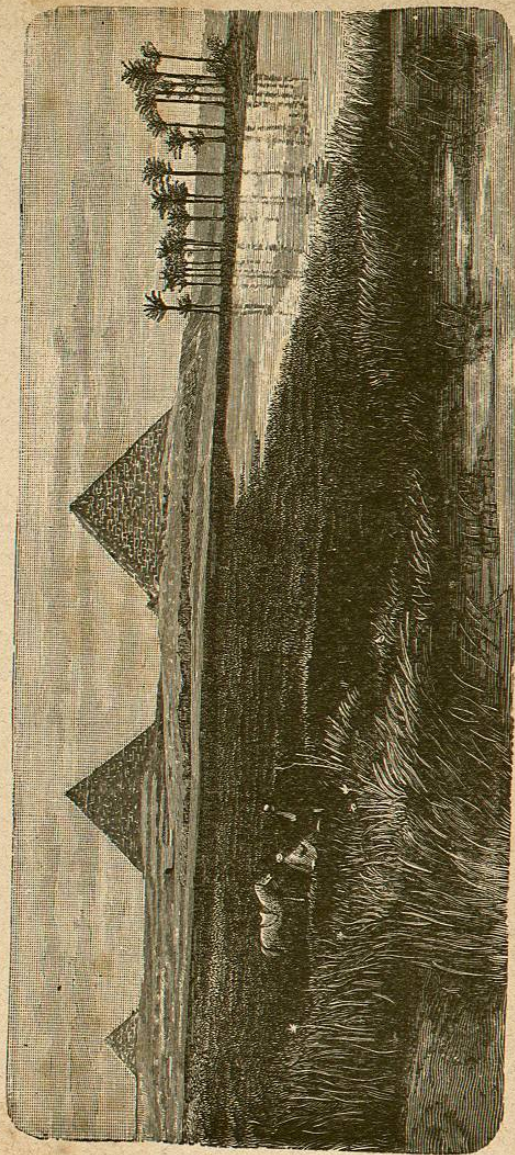
¹ Megillah, vii, 2.

idéal. Le ciel est pur, l'air tiède et transparent, la lumière douce et enivrante.

Nous avons décidé hier d'aller aujourd'hui aux grandes Pyramides, et nous voilà, en effet, avec notre équipage sur la chaussée qui mène aux géants du désert. La route, sous une double allée de lebbaks touffus et à travers des champs où se balancent de vertes moissons, est assez au-dessus de la plaine pour défier les crues du Nil. Sous des ponts bien construits une série de canaux la traversent. Nous pourrions étudier le système d'irrigation si une nuée d'enfants, poursuivant notre voiture jusqu'à perdre haleine aux cris désespérés de : « Baghchich! baghchich! » n'absorbait toute notre intelligence. Car enfin voilà un problème. Il est de règle qu'on ne leur donne rien, or ils vous poursuivent quand même, une heure durant, sans se décourager, et puis ils vous quittent avec un sourire presque heureux, comme s'ils voulaient dire : « Je m'y attendais ! » Quel plaisir prennent-ils à ce dur et stérile exercice ?

Bientôt les trois pyramides sont devant nous. Chose étrange, elles semblent diminuer au lieu de grandir à mesure qu'on s'en approche. Cette impression dure jusqu'au moment où, étant réellement au bas de ces masses effrayantes, nous levons la tête pour en regarder le sommet. Chacun sait le nom, si ce n'est l'histoire, de ces trois sépultures royales. La plus grande, qui est la plus près de nous, est celle de Khéops ou Koufou; la seconde est celle de Khéfrem ou Khafra, et la troisième

Vol. I, p. 52.



Les pyramides de Ghizeh.

celle de Mycérinus ou Menkaoura. C'est la première qui a les préférences de tous les voyageurs.

Une nuée d'Anglais, soutenus par des Arabes vêtus de blanc et qu'un cheïk organise en escouades de trois ou quatre pour chaque touriste, en fait déjà l'ascension. Nous les tenons au bout de notre lunette, et le spectacle est pittoresque. On dirait d'une procession allant du centre à l'angle méridional du colosse et de là à son sommet. Il est vrai que le pittoresque défilé ne procède pas sans quelque désordre, car dans cette foule de curieux tous n'ont ni la même agilité, ni le même courage, ni la même densité. C'est une sorte de dislocation générale qui provoque des cris, des spasmes et parfois un subit découragement. Deux Arabes hissent un mylord très dodu, ou une lady fort nerveuse par les bras, tandis que deux autres les soulèvent par les jambes. Ceci ne peut que compromettre l'harmonie de la procession. Au resté, il n'est pas de poids qui résiste à ces forcenés, et, intact ou en compote, meurtri ou sain et sauf, mort ou vif, chacun arrive au sommet et se dresse aussitôt triomphant.

Je déclare d'avance que je ne serai pas de la partie. Bravement toutefois je monte à l'entrée de la pyramide, qui se trouve à dix-huit mètres au-dessus de sa base; c'est plus qu'il n'en faut pour me donner le vertige. Mon ami s'est déjà engagé dans les flancs du colosse.

La première partie de son itinéraire consiste à descendre par une galerie étroite jusqu'à trente-

cinq mètres au-dessous de la base de l'édifice, dans le rocher qui lui sert de plate-forme. On y voit une chambre inachevée, au milieu de laquelle s'ouvre un sorte de puits, jusqu'à douze mètres de profondeur. Les anciens croyaient que par là, à un moment venu, les eaux du Nil pouvaient faire irruption dans la pyramide. Peut-être ne faudrait-il voir dans ces excavations, étrangères à la sépulture royale, que des cachettes pour abriter des trésors.

La seconde partie de l'itinéraire ramène les visiteurs sur leurs pas pour prendre, à vingt-cinq mètres de l'entrée, le véritable chemin des chambres mortuaires. Cette fois la galerie monte. Le premier couloir horizontal que l'on rencontre mène à la chambre de la reine, qui est dans l'axe vertical de la pyramide. Cette chambre, mesurant six mètres de long sur cinq de large et sept de haut, est bâtie en pierres calcaires si bien ajustées, qu'on n'en voit pas les joints. Une couche de sel augmente l'illusion, et fait supposer que l'on est dans le roc vif. La chambre est absolument vide.

On revient encore sur ses pas jusqu'au lieu où un puits en maçonnerie descend vers les excavations inférieures. De là on reprend la grande galerie, qui cette fois mène à la sépulture royale. Elle se compose d'un vestibule, jadis fermé par quatre portes à coulisse qui glissaient dans des rainures de granit. La chambre est encore bâtie en magnifiques blocs de granit admirablement appareillés. Elle est moins haute que celle de la reine,

mais plus longue et aussi large. Un sarcophage de porphyre d'un mètre sur deux et demi occupe cet appartement d'honneur. C'est pour lui que la pyramide a été faite. Il a perdu non seulement la momie qu'il contenait, mais même son couvercle. Un Arabe, en le frappant, lui imprime les vibrations d'une forte cloche.

Cinq chambres, à qui cinq Anglais ont donné leurs noms, ont été ménagées au-dessus de celle du roi, sans autre but peut-être que celui d'amoindrir la masse de maçonnerie qui pèse sur la voûte. C'est dans l'une d'elles que se trouve le cartouche avec un disque, deux cailles et un céraсте, ce qui, en hiéroglyphes, se lit Koufou ou Khéops, le nom du roi qui s'est édifié un si prétentieux sépulcré.

Enfin les visiteurs reparaisent à l'entrée de la pyramide. Ils sont couverts de sueur, essoufflés, épuisés, mais fiers d'avoir fait résonner l'écho qui, dans ces galeries profondes, répète dix fois le son. Vont-ils s'en tenir là? Non; M. Vigouroux est de ceux qui gagnent plus d'une bataille en un jour. Il entend faire l'ascension de la pyramide. J'ai beau le supplier d'imiter ma prudence et mon admiration plus paisible; il n'aurait pas vu l'Égypte s'il ne montait sur le monument de Khéops. Après l'avoir réconforté par un café bien chaud, nous le livrons à trois Arabes, anges gardiens qui n'ont guère d'à peu près blanc que leur chemise, unique et très sommaire vêtement. Je le suis du regard, non sans inquiétude, et le vois faire halte deux fois. Enfin, à travers deux cent trois escaliers gigan-

tesques, formés par les blocs de pierre dont les inférieurs font régulièrement saillie sous les supérieurs, le voilà là-haut, à cent trente-sept mètres au-dessus des misérables mortels. Il nous contemple fièrement, comme les quarante siècles qui virent l'armée de Napoléon, et que tout Arabe se croit en devoir de vous rappeler ici.

Pendant ce temps j'admire l'intelligence des architectes, l'habileté des ouvriers, la patience des peuples qui ont élevé ces incomparables monuments. L'emplacement qu'ils ont choisi a été habilement pris sur un vaste rocher qui s'avance, comme un promontoire, en dehors de la chaîne des montagnes libyques et domine de trente-cinq mètres environ toute la vallée. Il peut avoir quatre kilomètres carrés. Après avoir aplani le roc, les ingénieurs de l'époque durent se préoccuper de faire arriver les matériaux nécessaires à la prodigieuse construction. Des chaussées en pente douce furent solidement édifiées pour aller dans la direction du Nil recevoir les blocs qui venaient des carrières de Tourah et de Masarah, dans la chaîne des montagnes arabiques. La trace de tous ces travaux est encore visible au midi de la grande pyramide, ainsi que les larges puits où les ouvriers pétrissaient le mortier.

Je longe la base du colosse en me dirigeant vers le sphinx, où M. Vigouroux, opérant sa descente par l'ouest, ce qui est un accroissement de péril, sinon de fatigues, doit nous rejoindre. La base de la pyramide mesure sur cette face deux cent cin-

quante pas, ou, pour mieux préciser, deux cent trente mètres, ce qui suppose neuf cent vingt mètres de pourtour. Il fallut, d'après Hérodote, trente ans et cent mille hommes, qu'on relevait tous les trois mois, pour construire le colosse.

J'éprouve à cette pensée une irritation profonde contre ces despotes qui ont employé leur règne, leur autorité, la servile complaisance de leurs peuples, à s'ériger de si orgueilleux sépulcres, dont ils n'ont peut-être pas joui. Leur fatuité voulait, pour demeure dernière, des monuments dépassant dans leurs proportions le simple mastaba des bourgeois, autant qu'eux-mêmes, pendant la vie, avaient dépassé tous leurs sujets par leur royale grandeur. Le pauvre peuple se couchait modestement sous une pauvre pierre. Leur vanité était satisfaite en songeant que, même dans la mort, ils verraient encore tout au-dessous d'eux et humilié dans la poussière. Il eût fallu demander à nos ancêtres, les Gaulois ou les Germains, de consacrer ainsi, par d'impérissables édifices, le despotisme des tyrans! Mais le peuple égyptien était né pour la servitude. Les siècles ne l'ont pas changé; aujourd'hui encore les étrangers audacieux font ses affaires et lui imposent leur joug. Lui se contente de travailler ses terres et, quand il est riche, de commander à des femmes dans un harem.

M. Vigouroux est enfin descendu des hauteurs. Je ne dirai pas qu'il a au front des cornes lumineuses, comme Moïse venant du Sinaï, mais la

joie rayonne tellement dans ses yeux, que nous nous croyons obligés de la modérer en lui rappelant que sa soutane porte les traces de son triomphe et en laisse soupçonner d'autres plus intimes. A notre vive satisfaction, il nous assure qu'il n'a aucun mal.

C'est au temple du Sphinx que le cher frère Angelème a fait apporter notre déjeuner. Saluons d'abord le Sphinx lui-même. Ce Père de l'épouvante, Abou-el-Hoûl, comme l'appellent les Arabes, est effrayant de proportions. Pour mieux en juger, il faut descendre la double série des degrés qui mènent à sa base, mais cela ne se peut que quand le pourtour a été dégagé des sables qui s'y accumulent sans cesse. Tout naturellement, à mesure que l'on descend, le géant s'élève, et l'impression qu'il inspire dans sa majestueuse attitude devient plus écrasante.

Le corps, formé par le roc lui-même que des fragments de maçonnerie sont venus compléter, mesure quarante-cinq mètres de long. La tête, taillée dans le roc, a dix mètres du menton au haut du front et plus de quatre mètres de large. Le monstre représente un lion assis et à tête humaine. Il a dû porter le pschent et la barbe. Pline a observé que la face était peinte en rouge; on peut encore se convaincre qu'il avait raison. Sous le marteau des Arabes, la figure et plus particulièrement le nez ont grandement souffert, mais l'effet général est toujours grandiose. Entre ses pattes se trouvent un autel, trois tablettes et un lion. Sur l'autel on

venait jadis lui offrir des sacrifices, et les adorateurs faisaient leurs évolutions pieuses dans l'espace compris entre ses griffes et sa poitrine. Là trois tablettes formaient comme un sanctuaire. Sur l'une d'elles, haute de près de cinq mètres, Touthmès IV offre à une figure de sphinx l'encens et les libations. Sur une autre, l'inévitable Ramsès II s'applique aussi à rendre un semblable hommage au sphinx, qualifié de Horem-Khou, le Soleil dans son repos. Le monstre symbolique est invoqué comme un dieu et supplié de donner au roi bonheur et longue vie. Un fragment de tablette portait le cartouche de Khéfrem.

Peut-être avait-on posté là le dieu à griffes de lion et à tête humaine pour garder les tombéaux des rois. Il n'y a pas absolument suffi. Sa pose est celle de quelqu'un qui écoute et surveille l'immense solitude jusque vers Sakkarah; c'est son royaume. Lion, homme, roi ou dieu, sous sa coiffure égyptienne il ouvre ses grandes oreilles au vent qui lui porte les bruits du désert et les sottises des passants.

Le temple, dit du Sphinx, mais qu'il est plus logique de rattacher à la pyramide de Khéfrem, a dû être une vaste maison mortuaire où ce roi avait projeté d'ensevelir les membres de sa famille. On y descend par un passage aboutissant à une cour ouverte. C'est là que notre aimable guide nous attend. Ces énormes murailles de granit n'avaient pas été précisément apportées d'Assouan pour nous donner un peu d'ombre,

nous en profitons tout de même. Les grandes causes peuvent avoir leurs petits effets. Nous voilà assis dans le sable, devisant et prenant notre repas à l'aise. Une douzaine d'Arabes nous entourent, comptant nos bouchées et surtout escomptant nos restes. L'un d'eux, qui arrive tout essoufflé, nous offre du café; nous l'acceptons. Par exception, il est détestable. Les Orientaux donnent un tel soin à sa préparation, qu'il est fort rare de ne pas le trouver exquis.

Sans perdre de temps, nous jetons un coup d'œil dans chaque aile de l'édifice. Toutes trois sont formées par d'énormes piliers carrés avec portes assez basses. D'immenses blocs de granit et d'albâtre, mesurant parfois jusqu'à six mètres de long et deux mètres de haut, forment la série des chambres sépulcrales. Comment est-on parvenu à remuer ces masses si habilement appareillées? Les moyens de transport, les principes de mécanique, les règles de statique des anciens demeurent encore pour nous un étrange problème. En attendant, si ces vieux Pharaons ont rêvé le monstrueux, convenons qu'ils l'ont réalisé.

Aucune inscription au dehors. Un touriste anglais nous offre gracieusement du magnésium pour nous permettre d'éclairer et d'observer attentivement l'intérieur. On n'y voit aucune indication. Seulement au fond d'un puits on découvrit il y a longtemps quelques statues, entre autres celle de Khéfrem que nous admirions hier à Boulaq. Remontons vers la pyramide de ce roi. Nous sommes

ici dans une de ses dépendances. La chaussée taillée dans le roc semble l'indiquer.

Cette seconde pyramide, un peu moins grande que la première, se présente quand même dans de fort belles proportions. Comme Hérodote l'avait observé, l'assise inférieure est en blocs de granit. A sa partie supérieure elle garde encore son revêtement. On peut y entrer par deux ouvertures, une à la base et l'autre à dix-huit mètres au-dessus. La chambre mortuaire, à laquelle elles aboutissent par un double couloir, est plus vaste que celle de la grande pyramide. Lorsque Belzoni y pénétra, en 1816, il y trouva un sarcophage en granit rouge sans sculptures ni hiéroglyphes. Il contenait les restes d'un bœuf. Un sultan, au XIII^e siècle, avait violé cette sépulture. A l'est de la pyramide on peut voir les ruines du temple de Khéfrem. Les blocs de granit et d'albâtre employés à cette construction rappellent exactement ceux que nous venons de visiter au temple du Sphinx. N'est-ce pas le même homme qui, après avoir édifié son tombeau dans la pyramide et celui des siens un peu plus loin, a voulu mettre ici son propre temple, comme un trait d'union entre lui et ceux qu'il avait aimés?

La troisième pyramide, à deux cents pas sud-ouest de la seconde, est de beaucoup plus petite. Pline a écrit qu'elle était la plus élégante de toutes. Elle a été fouillée au temps des califes. Toutefois, quand le colonel Wyse y entra en 1837, il y trouva un cercueil en bois doré portant le nom de